

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Etienne BERCLAZ

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1935, tome 34, p. 19-22

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE

C'est fini... Elle a vécu et elle a perdu. Elle a tout perdu : elle a perdu tout ce qu'un patriotisme de tendance nettement optimiste nous incitait à fonder sur elle d'espoir et de fierté. Telle, au soir, la fumée vespérale des cheminées subtectrices dissipant dans le silence crépusculaire ses anneaux de fabrication nébuleuse, en un seul jour sa gloire s'est envolée au milieu des hurlements de fanatiques individus que des intérêts fort disparates avaient réunis autour de la table de foot-ball de récente mémoire. Et ce jour fut qualifié de mortel parce qu'il donna la mort à notre âme : c'est qu'elle nous était si chère cette première équipe de Sierrois ! Dès sa formation, elle avait atteint une certaine réputation de courage devant l'ennemi qui la rendait sympathique au sens le plus grec du mot. Mais, le moment psychologique venu, ce fut la catastrophe. Le hasard — il ne serait pas heureux de parler de Providence en cette occasion — l'avait opposée à Fribourg I, une équipe aguerrie dans la fièvre des grandes batailles, dont l'héroïque mission consistait à continuer au moyen du noble sport du foot-ball, ce que leurs aïeux de Morat avaient pratiqué à la boxe ou à la course. A vrai dire, on eût tout aussi bien pu parler de Fribourg V, XV, ou tout autre nombre imaginaire ou inimaginable, le fait étant que le canton de Fribourg ne peut disposer que difficilement des quatre joueurs que réclame la formation d'une équipe légitime. Encore dût-on faire appel à Monsieur Butty, aux origines fribourgeoises plutôt lointaines. Enfin passons : la lutte fut serrée, les spectateurs bien plus ; l'enjeu sérieux et l'arbitre quelque peu paralogique. Ce dernier était, en l'occasion, Sous-terre, ce qui peut expliquer à la rigueur qu'il n'ait pu suivre de près les grandes lignes du jeu. Il fut tout de même chargé au nom de la justice de siffler de temps en temps, non pas qu'il fut particulièrement de bonne humeur, mais plutôt par acquit de conscience.

Dès le début des hostilités, Sierre manifesta une constante supériorité qui, finalement, se traduisit par une défaite de 11 buts à 9. D'aucuns évoquèrent les caprices du sport, d'autres un jeu trop scientifique n'arrivant pas à concrétiser devant les buts ; quelques-uns l'abandon excessif sur le terrain du souci de la personnalité, ce qui abaisse le joueur à la position plutôt essoufflante d'instrument-avant. Mais la grande majorité, ne pouvant survivre à un tel désastre, parla du départ, plus précisément, de confier son salut à la fuite, comme on dit dans les grandes défaites de l'histoire. A l'exemple encore d'un certain

pélican romantique, l'on réunit nos dernières forces pour réus-
sir à la hâte quelques examens qui décideraient de la prodigalité
rien moins que problématique du Père Noël et l'on profita des
derniers moments pour accomplir avec componction les cérémonies
de la séparation. Ah ! qui écrira jamais d'une plume assez
émue les émouvants adieux adressés à ces professeurs qui, pen-
dant les jours primitivement consacrés au travail, s'ingénierent
à nous faire passer un agréable trimestre, l'illustrant de congés
régénérateurs et fortifiants, renonçant toutefois au *week-end*
bienfaiteur de la semaine anglaise. Mais c'est justement là que
nos autorités firent preuve d'un désintéressement vraiment digne
de notre mère commune et chérie : la Suisse très neutre.

Avant de plier bagages — plier est d'une discrétion exces-
sive—, on nous vendit quelques cartes de maturité (!!!) au
profit des physiciens, dignement représentés par un âne actionné
au moyen de quatre maigres pattes et pourvu d'une sonnette
d'alarme. La recette fut relativement élevée et jamais nous ne
nous étions crus si partisans de la protection des animaux et
de la société pour la conservation des sites enchanteurs de notre
patrie ; c'est pourquoi nous partîmes réconfortés.

Ceux qui furent bons amis se promirent d'écrire des lettres,
ce qui, le cas échéant, les aurait amenés à un achat de papier
fort coûteux ; d'autres ne se firent aucune promesse, mais le re-
gard fut puissamment éloquent, l'air pathétique, et, ma foi, une
valise oubliée sur le quai.

Après le départ, Monsieur Closuit l'aperçut de loin appelant,
de tout le linge sale qu'elle contenait, le cher disparu. Point
d'étiquette, mais comme notre inspecteur a beaucoup vécu et
qu'il lit Sherlock Holmes sans dormir, il posa sérieusement son
index sur le front, ce qui est, dans la plupart des cas, l'indice
d'une profonde réflexion. Puis, ayant finalement trouvé une cer-
taine analogie entre le parfum de la panière et celui d'une cel-
lule biplace au dortoir, il posa l'équation. Le reste, suivant les
principes de M. Grandjean, ne fut plus qu'un jeu d'enfant d'une
simplicité enfantine, et, le lendemain, la panière arriva sans en-
combre au domicile du propriétaire. Morale: Lavons notre linge
sale en famille.

Pour tout étudiant conscient de sa dignité professionnelle, les
premières journées des vacances sont essentiellement réservées
à la reconnaissance des lieux. C'est ainsi que Loule, qui n'a
pourtant rien du chien policier, repéra sous son lit une nichée
de petits chats dont la démarche mal assurée trahissait un âge
peu avancé et une méconnaissance complète des lois de la pe-
santeur ; et Loule, pour qui une crèche sans ânes ne présente

aucun attrait spécial, eut la bonne idée d'attribuer à ces objets nouvellement trouvés le rôle des animaux bibliques. C'est ce qui fut fait.

Gabioud, lui, passa la veille de Noël à répéter sur toutes les cordes de son violon un morceau entraînant digne de saluer l'arrivée sur la terre de l'Enfant-Dieu ; mais il fut stupéfait de ne point entendre les abois déchirants de sa chienne qui, d'ordinaire, manifestait ainsi sa joie délirante dès les premières notes. Il en conclut sans plus réfléchir qu'elle était malade. Pauvre chienne, mais plaignons surtout le violon.

Malgré tout, les fêtes se passèrent dans la joie éclectique que prescrit la liturgie. Le grand Vairoli des petits tira intelligemment parti du manque de neige en faisant de la moto. Marcel écrivit d'Echallens une volumineuse correspondance souhaitant une bonne année — aïe !!! — à ses admirateurs de la dernière heure, tandis que Chevalley — entendons-nous : Armand — se décidait avec calme à venir jusqu'à Sierre faire une libation en l'honneur du soldat inconnu. Bref, on était déjà prêt à passer le plus gaîment du monde le classique seuil de la nouvelle année, lorsque les bulletins vinrent nous ramener à une réalité momentanément émouvante et nous faire envisager l'avenir avec moins de sérénité. Richard le trouva même plein d'orage, mais comme il est très érudit sans trop bien savoir le français, il se consola dans une adaptation inédite d'un proverbe connu : Mieux vaut un chien crevé qu'un lion mort. D'autres, au contraire, jugeant ces consolations plutôt enfantines, et espérant venger ainsi leur honneur, encadrèrent de sinistres points d'interrogation les lignes imprimées qui, dans chaque bulletin, annoncent les notes *méritées* par l'élève Untel de la classe Unetelle. Puis, l'esprit animé du noble sentiment du devoir accompli, ils s'adonnèrent à cœur joie aux plaisirs qu'offre l'hiver aux habitants d'une zone boréale qu'elle tempère heureusement.

Les Sierrois eurent le bonheur de faire connaissance de M. le chanoine Imesch, professeur à St-Maurice, qui, en plusieurs discours, leur expliqua avec feu que c'est par 8 buts et non 9 buts à 1 que son équipe « Externes-Réserves » — mon Dieu, quelles réserves ! — avait succombé devant le team redoutable de l'Helvetia I. En vérité, succomber n'est pas le mot, puisque les vaincus caressent toujours l'espoir d'une victoire. On dit même que c'est précisément cela que Monsieur Imesch demanda au Père Noël. Mais ici nous entrons dans des affaires personnelles qu'un cousin, si éloigné soit-il, ne peut évoquer sans émotion...

A propos d'émotion, celle qui étreignit nos cœurs le jour de la rentrée fut d'un ordre absolument différent. Pensez donc : le train avait vingt minutes de retard et pour une fois que les C.F.F. pourraient nous rendre un excellent service en faisant

dérailler quelques wagons... Mais cela ne figurait quand même pas au programme de la journée ni dans celui d'un certain équilibre budgétaire, et l'on partit... Pour nous égayer un peu durant les parcours, Zorro nous chanta quelques airs nettement épiques et conclut son répertoire par cette sentence peu rassurante : Peu importent les notes, pourvu qu'on chante juste.

L'arrivée à St-Maurice fut très encombrée, mais nous pûmes tous faire preuve d'une certaine capacité d'ironie en nous souhaitant mutuellement une heureuse année. Quelques fanatiques s'entretenaient évidemment des notes et de quelques professeurs auxquels échappe un sens moins pessimiste de la belle note 6. D'autres ne parlaient, pas mais, au fond d'eux-mêmes, concluaient que les vacances avaient fini en beauté.

Le lendemain, à 6 heures du matin, de Lavallaz, dont la robuste constitution s'altère visiblement par suite d'un emploi abusif des sports, s'étira dans son lit et, avisant quelques livres de classe oubliés sur une malle, eut ces paroles suggestives : « Ouf ! je vais pouvoir enfin me reposer un peu ! »

Malheureusement pour eux, les esprits n'envisagent pas non plus avec le sérieux désiré quelques observations dont l'efficacité devient, par conséquent, peu tangible.

— Paul, tu commences de nouveau par oublier ton porte-plume ! C'est incroyable. Que dirais-tu d'un soldat qui irait à la bataille sans fusil ?

— Je dirais que c'est un colonel, M'sieu.

... Et moi je dirais aux Rhétoriciens que pendant trois mois, depuis le soir où Charlot clôtura opportunément les cérémonies des mages suivant une étoile, jusqu'à la libération du samedi-saint inclusivement, il leur reste exactement 101 jours pour apprendre, à la sueur de leur front et de celui de leur professeur hellénique, que le génie égale deux pour cent d'inspiration et quatre-vingt-dix-huit pour cent de transpiration.

Jean-Etienne BERCLAZ